

mandé au départ de France –, auxquels s'étaient ajoutés des naufragés recueillis par les embarcations de l'expédition et quelques pirates repentis. Fièvres, famine, désespoir, chacun achevait son « voyage au bout de la nuit ». M. de Pronis fit mettre aux fers douze des plus fortes têtes ; il en fut bien embarrassé. Il n'était pas sûr d'être obéi s'il donnait l'ordre de les exécuter ou de les livrer aux Malgaches. Il n'était pas sûr de ne pas se retrouver lui-même aux fers s'il les gardait près de lui. Il eut une idée romanesque. Il embarqua les douze mutins sur son unique bateau de haute mer, le Saint-Louis, et donna l'ordre de les déposer dans une île déserte avec quelques provisions, des semences et trois chèvres. Ce qui fut fait.

ROGER VAILLAND

la Réunion

PRÉFACE DE MARIE-NOËL RIO





DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR
Boroboudour, Voyage à Bali, Java et autres îles,
préface de Marie-Noël Rio, 2008

© Éditions Gallimard
© Les Éditions du Sonneur pour la préface, 2013
ISBN: 978-2-916136-64-6
Dépôt légal: septembre 2013
Conception graphique: Anne Brézès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

ROGER VAILLAND

la Réunion

Préface de Marie-Noël Rio



PRÉFACE
PARADIS PERDU

VENDREDI 14 MARS 1958

Élisabeth et Roger Vailland s'embarquent à Marseille sur le Jean Laborde pour un voyage africain de six mois. La première étape est la Réunion.

France-Soir, qui publiera les reportages de l'écrivain à son retour, et les éditions suisses Rencontre qui lui commandent un livre pour leur collection L'Atlas des Voyages¹, couvrent les frais.

Pendant la traversée, Roger boit excessivement, relit Valery Larbaud, Benjamin Constant, Mérimée, étudie l'abondante documentation qu'il a emportée, interroge les officiers et les matelots et, comme toujours, tient son journal intime. Il a 51 ans, il est dans un entre-deux: entre deux continents, entre deux saisons de sa vie. La saison où l'Histoire et lui allaient de concert, qui lui fut un été heureux et flamboyant – désintoxication de l'opium, entrée dans la Résistance, rencontre avec Éli-

1. *La Réunion* paraîtra en 1964.

sabeth, adhésion au Parti communiste, vie nouvelle dans l'Ain ordonnée par l'écriture, le militantisme et les fêtes de plaisir –, cette saison s'est achevée deux ans auparavant avec la révélation des crimes de Staline au XX^e Congrès du PCUS, qui l'a laissé « comme mort ». Le prix Goncourt remporté l'année suivante avec son roman La Loi, la célébrité, l'argent lui sont de piètres consolations. Vient l'automne de sa vie. Vailland est de ceux qui refusent de penser leur destin individuel en dehors du destin collectif. S'il est toujours membre du Parti communiste – ce n'est qu'en 1959 qu'il renoncera à sa carte –, il a pris ses distances avec l'organisation et avec la vie politique. Il s'ennuie.

Ce voyage est une tentative d'Élisabeth de le distraire de sa tristesse noire, de ce mortel ennui.

10 AVRIL

À Tamatave, le port malgache où le navire a dû se dérouter pour éviter un violent cyclone, le médecin du bord interdit à Vailland, qui a la vésicule biliaire bloquée, de boire la moindre goutte d'alcool. Suivront quatorze semaines et trois jours d'abstinence.

12 AVRIL

Élisabeth et Roger débarquent à la Réunion. Ils y resteront trois mois, jusqu'au 20 juillet. Roger est d'une humeur massacrant. En trois siècles, le « paradis terres-

tre » décrit en 1649 par Étienne de Flacourt est devenu, à cause de la cupidité, de l'ignorance, de la cruauté et de la bêtise des hommes, un « œuf » chauve, sinistre et inhospitalier. « L'amant de l'Histoire » se met au travail. Il se fait géologue, naturaliste, biologiste, anthropologue. Entre observation sur le vif et étude d'archives, sa description de l'île est d'une précision impressionnante et d'un style souverain.

Mais s'il y a dans *La Réunion des échos*, et même des citations, de son premier grand récit de voyage en Indonésie en 1951², en pleine saison heureuse, l'amertume d'aujourd'hui noircit le tableau. Beaucoup de passages du journal intime³ se retrouvent dans le récit définitif, à l'exception notable des minutes d'une grave crise politique qui éclate le 13 mai, un mois après leur arrivée, dont *La Réunion* ne dit pas un mot : le putsch en Algérie où la France mène depuis quatre ans sa dernière guerre coloniale, le retour aux affaires du général de Gaulle, la fin annoncée de la IV^e République. Le 3 mai, Vailland note dans son journal : « Tout se passe comme si, depuis les événements qui suivirent le XX^e Congrès, changer la face du monde ne me concernait plus. » Cet affichage d'indifférence, qu'il réitère jour après jour, est démenti jour après jour par Élisabeth.

2. *Boroboudour, Voyage à Bali, Java et autres îles*, Les Éditions du Sonneur, 2008.

3. *Écrits intimes*, p. 537 à 580, Éditions Gallimard, 1968.

14 MAI

À midi et demi, un coup de téléphone informe le couple du coup d'État militaire qui a eu lieu la veille à Alger.

ROGER : « Pour l'instant contrarié à l'idée que mes projets d'automne soient traversés par les événements, mais sans passion, comme si l'histoire en train de se dérouler appartenait déjà au passé et ne me touchait que par effets seconds. »

ÉLISABETH : « 17 h. Depuis 12h30 et malgré une brève promenade, notre attention est entièrement concentrée sur l'Algérie, sur la France. Nous hésitons à entreprendre demain [...] le grand tour du cirque de Mafaté qui demande quatre jours⁴. »

15 MAI

ÉLISABETH : « Hier soir aux quelques nouvelles qui nous parvenaient, nous avons le cœur serré. [...] Aujourd'hui tout est en suspens, nous attendons le déroulement des événements en Algérie et en France. [...] Si le fascisme devait s'installer en France, il va de soi qu'il n'y aurait pas d'œuf qui tienne, Roger se battrait et moi avec lui. [...] Nous ne sommes partis qu'après la radio,

4. Ces extraits du journal inédit d'Élisabeth sont cités par René Ballet dans *Roger Vailland*, d'Élisabeth Vailland et René Ballet, collection Écrivains d'hier et d'aujourd'hui, éditions Seghers, 1973. C'est tout ce qui reste des cahiers qu'elle tint au long de ses années avec Roger, et qu'elle continua à tenir jusqu'à sa mort en 1983.

très troublés... Roger n'était pas de bonne humeur, il insulte les gens de Cilaos. »

16 MAI

ROGER : « Beaucoup pensé aux parcs à l'anglaise et à la française, mais très peu aux événements de France et d'Algérie. »

ÉLISABETH : « Roger est d'une humeur aigre envers lui-même, envers cette nature. [...] Il s'enferme dans ses ronchonnements, et dans le tort qu'il a eu, dit-il, de s'imposer ces quatre jours d'excursion. »

17 MAI

ROGER : « Nous écoutons les informations [...]. Moi, sans être autrement préoccupé, comme je me l'étais promis. »

ÉLISABETH : « De 18 h 30 à 23 h, nous dînons et restons suspendus à la radio. [...] Nous sommes anxieux et hésitants. »

18 MAI

ROGER : « Soirée du dimanche passée à la Radio Télévision à Saint-Denis, à essayer avec une certaine inquiétude mais sans nervosité de comprendre ce qui se passait en France. »

ÉLISABETH : « [Roger] est abattu et tendu vers la radio. [...] Extrêmement perplexes quant aux conjectures politiques, après les événements en Algérie. »

27 MAI

ROGER : « L'absence totale de passion, voire d'intérêt, m'a permis au cours de cette semaine d'attendre sans la moindre fièvre les rares nouvelles qui viennent de France. »

ÉLISABETH : « Absorbés par ce qui se passe en France... Tristesse – et nous nous le sommes avoué ensuite –, nous avons compris que cette tristesse lente et pesante provenait des nouvelles politiques. [...] À 2 h du matin, nous en parlons encore, Roger et moi. »

Si Vailland s'obstine dans le rôle d'un Don Cesare⁵ « désintéressé », sa passion politique est, en réalité, entière. Il ne perd pas sa foi dans la révolution – ce même 27 mai, il note dans son journal : « Dans un siècle le monde entier sera communiste mais sous d'autres noms » –, et La Réunion, ce livre dans lequel il ne « pense pas moins que naguère en termes de classes⁶ », se clôt sur cette vision. En 1964, son article ultime, pour Le Nouvel Observateur, s'intitule Éloge de la politique⁷. Et, évoquant les derniers jours de son mari en mai 1965, la tendre Élisabeth écrit : « Tu es mort en pensant à ton grand

5. Personnage de *La Loi*, Éditions Gallimard, 1957. Le général de Gaulle lui-même s'y réfère dans un entretien avec Roger Stéphane le 9 janvier 1958.

6. Journal intime à la date du 13 juin.

7. Éditions Le Temps des Cerises, 2012.

roman politique. Tu avais si peur que j'égaré des notes que tu n'avais jamais écrites. Les notes sur ce roman que tu n'as pas eu le temps d'écrire. Quel dommage, Roger, que tu n'aies pas eu le temps de l'écrire, ce roman. Ils ne pourraient plus dire que tu étais désengagé⁸. »

8. Dans *Roger Vailland, op. cit.*

LA RÉUNION

J'étais là, telle chose m'advint.

LA FONTAINE

CHAPITRE PREMIER

La singulière aventure de douze déportés. – Le paradis décrit par un naturaliste du xvii^e siècle. – Pourquoi je m'embarque pour la Réunion. – Terminus: Pointe-des-Galets. – Une *popolana* en route pour les îles. – Le *chabouc* est un châtiment corporel.

AU PRINTEMPS 1646, M. de Pronis, gouverneur de Fort-Dauphin, au nom de la Compagnie de l'Orient fondée par Richelieu, se trouva en difficulté avec quelques-uns de ses subordonnés. Fort-Dauphin, à l'extrémité sud de Madagascar, à la pointe d'une presqu'île séparée de la grande île par des marécages, n'était encore qu'un groupe de huttes, protégé par des fortifications sommaires, terre battue maintenue par de gros ronds. Une centaine de Français se trouvaient rassemblés là depuis quelques mois, survivants des colons envoyés trois ans plus tôt à Madagascar par la Compagnie, traqués par les Malgaches – qu'ils n'avaient pas réussi à opposer tribu à tribu, comme il leur avait été recommandé au départ de France –, auxquels s'étaient

ajoutés des naufragés recueillis par les embarcations de l'expédition et quelques pirates repentis. Fièvres, famine, désespoir, chacun achevait son « voyage au bout de la nuit ». M. de Pronis fit mettre aux fers douze des plus fortes têtes ; il en fut bien embarrassé. Il n'était pas sûr d'être obéi s'il donnait l'ordre de les exécuter ou de les livrer aux Malgaches. Il n'était pas sûr de ne pas se retrouver lui-même aux fers s'il les gardait près de lui. Il eut une idée romanesque. Il embarqua les douze mutins sur son unique bateau de haute mer, le *Saint-Louis*, et donna l'ordre de les déposer dans une île déserte avec quelques provisions, des semences et trois chèvres. Ce qui fut fait. L'île où furent abandonnés les mutins de Fort-Dauphin n'était pas tout à fait inconnue des navigateurs. Selon les cartes marines, elle était dénommée Mascareigne, Mascarin ou England Forest.

Deux ans plus tôt, le hasard des vents avait poussé M. de Pronis jusque sur ses rivages ; il l'avait rapidement explorée, avait constaté qu'elle était déserte et en avait pris possession au nom du roi de France ; il l'avait nommée Bourbon. Elle est située dans l'océan Indien, à huit cents kilomètres à l'est de Madagascar, à six mille kilomètres à l'ouest de Java, à quatre mille kilomètres au sud des Indes, à treize mille kilomètres de la France. Elle s'appelle aujourd'hui la Réunion et c'est un département français.

Trop occupés de leurs propres difficultés, les colons de Fort-Dauphin eurent tôt fait d'oublier les déportés. Trois années passèrent. En 1649, le naturaliste Étienne de Flacourt, envoyé spécial de la Compagnie de l'Orient, arriva avec une petite flotte, débarqua des troupes et sauva l'établissement.

Étienne de Flacourt était un homme méticuleux. Il exigea de M. de Pronis un rapport détaillé sur tous les événements qui s'étaient déroulés durant son gouvernement. Il s'inquiéta du sort des douze mutins. M. de Pronis haussa les épaules ; abandonnés sur une île déserte et dépourvus de tout, ils avaient sûrement péri et c'était tant mieux pour l'avenir des comptoirs français de l'océan Indien. Étienne de Flacourt blâma fort la cruauté de M. de Pronis et, soucieux de la vie comme le sont généralement les naturalistes, envoya un de ses navires à Bourbon. Ne resterait-il qu'un survivant, il fallait le sauver.

Le navire revint de Bourbon avec les douze déportés.

Pendant ces trois années, écrivit de Flacourt dans son rapport à la Compagnie, ils n'ont pas eu le moindre accès de fièvre, douleurs de dents, ni de peste, quoiqu'ils fussent nus, sans chemise, habit, chapeau ni souliers, y ayant été portés et laissés avec seulement chacun un méchant caleçon, un bonnet et une chemise de grosse toile.

Et comme ils croyaient y rester toute leur vie, ils résolurent d'aller ainsi nus, afin d'épargner chacun ce cale-

çon et cette chemise pour s'en servir étant malades ou blessés. Quelques-uns d'entre eux y allèrent malades qui, incontinent après, recouvrèrent leur santé.

...Il n'y a ni crocodiles, ni serpents nuisibles à l'homme, ni insectes fâcheux ainsi que dans les autres îles, ni puces, ni mouches, ni moustiques piquants, ni fourmis, ni rats, ni souris.

...La terre y est très fertile et grasse: les melons y sont très savoureux dont la graine y a été portée par ces misérables exilés, ce qui fait juger que toutes sortes de légumes et fruits y viendraient à merveille.

...L'air y est très sain et quoiqu'il doive être chaud, il y est tempéré par des vents frais qui viennent le jour de la mer et la nuit de la montagne. Ce serait avec juste raison que l'on pourrait appeler cette île un paradis terrestre.

...Les eaux y sont pures et excellentes, lesquelles il fait beau voir tomber le long des ravines des montagnes, de bassin en bassin, en forme de cascades qui sont si admirables à voir qu'il semble que la nature les a ainsi faites pour allécher les hommes qui les voient à y demeurer.

...Les bois y sont très beaux, dans lesquels il y a lieu de se promener, n'étant point embarrassés d'épines ou de buissons. Il y a de l'ébène et de beaucoup d'autres bois de diverses couleurs, dont les uns sont propices à bâtir des maisons et navires, les autres portent des gommés odoriférantes ainsi que le benjoin.

En 1649 donc, le paradis terrestre existait encore. Douze hommes venaient de faire la preuve qu'on pouvait y vivre sans le secours d'aucun des produits de la civilisation.

1649, il n'y a donc pas si longtemps. Trois siècles et quelques années, c'est très peu à l'échelle de l'Histoire. Louis XIV était mineur et Anne d'Autriche régente. À Paris, l'architecture de Notre-Dame commençait à être démodée et l'on agrandissait le Louvre. Il y avait déjà treize ans que *Le Cid* avait été joué, douze ans que le *Discours de la Méthode* avait été publié.

Aujourd'hui, Bourbon-la Réunion est peuplé de trois cent cinquante mille habitants et est devenu un des importants producteurs mondiaux de canne à sucre. Qu'est-ce qu'en trois siècles les hommes ont fait du paradis terrestre? Comment cela s'est-il fait? Peut-on encore y être heureux? « Département de monoculture », disent les manuels de géographie. « Département surpeuplé », écrivent les journalistes. Comment en trois siècles le paradis terrestre est-il devenu territoire de monoculture, terre surpeuplée? Voilà les questions que je me suis posées après qu'un hasard m'eut fait lire le rapport d'Étienne de Flacourt et pourquoi, un mois de mars récent, je me suis embarqué sur le *Jean Laborde* des Messageries maritimes, à destination de la Réunion.

Pour les hommes d'équipage, Pointe-des-Galets, l'unique port de la Réunion, c'est le terminus et rien d'autre.